

Mon immigration clandestine

*Pour des raisons de sécurité personnelle, je souhaite rester anonyme.
Propos recueillis par Romain Couillet.*

Je suis originaire de Guinée. Un pays dont on parle peu en France, et qui pourtant est en somme encore une colonie occidentale. Mon pays est en effet depuis de nombreuses années sous l'emprise de la dictature et des coups d'états, qui sèment la guerre, la misère, la corruption, les persécutions et l'insécurité constantes. Mais plus encore, les guinéens sont bien conscients qu'en dépit des prétendues aides de l'Europe au développement de l'Afrique, le véritable dictateur est l'homme blanc. L'homme blanc pour qui nous travaillons dans des conditions déplorables, en polluant nos sols et nos vies dans les mines d'uranium et de manganèse, ou dans les bananeraies. En remerciement, l'occident ne nous apporte rien, sinon condescendance, nous ramenant toujours à l'animalité sauvage des Noirs face aux Blancs civilisés et supérieurs. En atteste l'impossibilité pour le guinéen de se rendre en Europe, à moins de posséder beaucoup d'argent pour payer le prix de la corruption, alors qu'il suffit au Blanc de présenter son passeport et son numéro de vol à l'aéroport pour des vacances partout en Afrique. Nous ne sommes rien, nous n'avons aucune arme, nous sommes morts-à-l'intérieur.

En fait, l'image que les africains ont de l'occident est ambiguë. Depuis notre naissance, les médias et le système éducatif, à travers les livres d'école, véhiculent le discours d'un occident supérieur en tout. De sorte que la seule issue possible de la misère de l'Afrique est de rejoindre l'Europe. Cette imprégnation de nos cerveaux laisse des marques profondes. Ce lavage de cerveau, l'emprise de l'Europe sur nos vies, ajoutés à notre état de misère, nous laisse très vite devant l'évidence de l'immigration comme seule issue. On sait pertinemment qu'elle est dangereuse et que tous n'y parviennent pas vivants. Le pire est en réalité de ne pas savoir ce qui nous attend. Fuir notre terre natale, nos familles, nos amis est pourtant un déchirement. Mais ce n'est pas un choix, c'est une tentative désespérée de morts-vivants de retrouver un semblant de vie dans les pays riches où la vie est meilleure. L'Afrique est pourtant un continent d'une infinie richesse, mais c'est une minorité qui a la mainmise sur cette richesse, alimentée et maintenue par les Blancs d'Europe qui n'ont aucun intérêt à ce que la situation change.

J'ai donc décidé de fuir, de rejoindre la route de l'immigration. C'est ce que je souhaite vous raconter. Pour cela, j'ai dû tout d'abord affronter la traversée du Sahara en passant par le Mali, l'Algérie et le cauchemar de la Libye, pour ensuite prendre la voie de la Méditerranée. Le long de ce chemin, comme tous les migrants, j'ai été victime de nombreuses maltraitances. Les français ne voient que les zodiacs arriver sur les côtes italiennes et se disputent la question d'accueillir ou renvoyer les migrants, et s'émeuvent parfois des zodiacs chavirés et de nos cadavres qui parfois arrivent jusqu'à leurs plages. Ils ne savent pas d'où nous venons, ce que nous avons traversé et que nous ne quittons pas notre pays pour le faste de l'Europe.

J'ai commencé ma traversée par le Mali. Le nord du pays est sous le contrôle des rebelles Touaregs depuis plusieurs années. Ce sont eux les maîtres des lieux, le gouvernement malien n'ayant aucune prise sur cette zone de non droit. Mais aussi bien au-delà. Car ce sont en fait les Touaregs qui organisent le trafic des humains depuis la capitale Bamako avec la complicité de passeurs, des maliens du sud. Ils contrôlent tous les camions qui quittent Gao pour leur fief Kidal. Arrivés à Kidal,

les migrants sont débarqués dans une grande cour où nous serons entièrement dépouillés, les femmes sont elles violées.

De là les Touaregs organisent le passage vers l'Algérie. Je rappelle qu'en effet les frontières entre l'Algérie et le Mali sont fermées depuis plusieurs années, de sorte que sans les rebelles Touaregs les migrants ne peuvent se rendre en Algérie. Après avoir été dépouillés par les rebelles, nous sommes contraints d'appeler nos parents où qu'ils soient, afin de leur faire émettre une transaction financière. Les hommes dont les parents n'ont pas les moyens seront obligés de travailler dans les chantiers des Touaregs jusqu'à satisfaction afin de pouvoir embarquer. Les femmes sont quant à elles contraintes de se prostituer pour financer leur transport.

Arrivés en Algérie, les migrants sont confrontés aux mêmes difficultés, jusqu'à leur arrivée en Libye, pays en guerre et divisé depuis plusieurs années. C'est là où le véritable enfer commence. La grande majorité des migrants meurent en effet dans le Sahara, et non pas en Méditerranée comme le croient les français. Beaucoup meurent de soif lorsque les chauffeurs décident de les abandonner en plein trajet, tandis que d'autres sont tués par les groupes rebelles.

Nous ne voyageons pas de village en village mais de prison en prison. Nous sommes entassés souvent à plus d'une centaine de personnes dans une petite cellule. Nous n'avons droit qu'à un seul repas par jour, juste un bout de pain, et parfois nous ne sommes même pas nourris. Il n'y a pas de douche, et la cellule sert aussi de toilettes. Nous n'avons pas non plus droit à des soins médicaux. De toute façon, il est interdit aux Noirs de se rendre dans les hôpitaux. Beaucoup d'entre nous mourrons en prison. Ceux dont les parents ont la possibilité de leur envoyer de l'argent paient la suite du trajet, tandis que les autres sont vendus tel du bétail aux libyens (à 400€ par tête) pour devenir des esclaves ou des domestiques.

Le jour où nous embarquons pour la traversée de la Méditerranée, nous sommes totalement livrés à nous-mêmes, devant conduire le zodiac qui est souvent en très mauvais état. À chaque naufrage, les zodiacs sont recueillis dans les petits ports libyens. Ils sont bien souvent troués sous l'attaque du soleil, du sel, des poissons. Nous sommes alors contraints de surcharger les seuls zodiacs qu'on imagine aptes à faire la traversée. Au final il y a évidemment beaucoup plus de naufrages que de succès. En plus, avant le jour de l'embarquement, les passeurs africains nous assurent de la sécurité du convoi, qu'aucun naufrage n'est possible et que ce sont les libyens qui conduisent les zodiacs. C'est seulement au moment d'embarquer que nous nous rendons compte que tout était faux. Mais nous ne pouvons plus faire demi-tour au risque d'être abattus sur place d'une balle dans la tête.

Les français qui voient à la télé les zodiacs bondés arriver à Lampedusa se figurent que nous sommes peut-être trop inconscients d'imaginer qu'il soit possible de traverser la mer ainsi. Nous ne sommes pas idiots, mais au moment d'embarquer, c'est ça ou la mort.

Une fois en Italie, les organisations des droits de l'homme viennent nous recenser avant de nous conduire dans un camp de réfugiés. D'un pays à l'autre, les conditions d'accueil varient. En Italie, nous subissons en fait les mêmes maltraitements qu'en Afrique à la différence qu'on ne nous contraint pas par les armes mais par la misère. Dans les camps de réfugiés, nous n'avons toujours pas droit à un niveau de soins minimal et d'alimentation correct. Pour survivre, certains d'entre nous sont contraints de travailler dans les champs pour les agriculteurs italiens et pour un salaire de 3€ de

l'heure. Mais même ces salaires ridicules ne sont pas toujours perçus. C'est l'une des principales raisons qui nous poussent alors à poursuivre notre route vers la France ou vers l'Allemagne.

Je suis pour ma part arrivé en France où je mène désormais des études et commence ma deuxième vie.